
Flux et Lieu : Transnationalisme / Quatre cas

Michael Levin *Université de Toronto*

Guy Laramée, traducteur

Flux (NDLT) et lieu¹ voilà bien les particules élémentaires du transnationalisme. Les flux unissent les doubles phénomènes de transnationalisme et de mondialisation, mais le lieu les sépare. Les flux sont les liens informationnels et «interactionnels» entre des ensembles d'individus et d'institutions. Ce qui caractérise cette nouvelle ère de mondialisation, ce ne sont pas tant ces flux en eux-mêmes et les processus qu'ils engendrent, que leur vitesse et leur volume – leur rythme et leur échelle accrues, phénomènes qui défient toute définition et se jouent des régulations en terme de lieux. Ces processus, excentriques au concept de nation comme à toute nation en particulier, opérant en dehors de toute frontière et de tout territoire national, sont globaux. Les processus globaux transcendent l'espace et n'ont de place que dans un espace abstrait et dé-territorialisé (cf. Featherstone, 1990; Kearney, 1995). Les mêmes flux qui constituent les processus globaux – par exemple les processus financiers et culturels – agissent aussi à une échelle beaucoup plus réduite et sous des formes plus circonscrites, liant certains individus à certaines institutions en particulier, et créant de la sorte un plus grand nombre de connexions et de relations spécifiques et particulières. La différence dans le traitement du lieu peut être utilisée afin de distinguer le transnationalisme de la mondialisation. Les processus transnationaux ne sont pas étendus à l'échelle de la planète, mais sont ancrés dans des lieux, c'est à dire des États, à la fois patries et nations d'adoption. Les migrants et les corporations dont les voyages et les activités chevauchent les frontières de plus de deux États peuvent être définis comme transnationaux. Le transnationalisme est «une dénomination plus humble et plus adéquate» pour des relations et des phénomènes dont l'échelle et la distribution varie (Hannerz, 1996: 6). Une certaine prudence dans la description du transnationalisme représente un sain antidote au catastrophisme parfois étourdissant qui marque les écrits à propos de la mondialisation.

Mondialisation

Cependant, il n'est pas possible d'examiner les phénomènes transnationaux séparément des flux globaux qui les sous-tendent, les rendent possibles, les soutiennent et les facilitent. Ces phénomènes transnationaux peuvent, cependant, être compris et analysés en tant que processus distincts des flux qui les constituent. Le mouvement de capital est le flux auquel on réfère le plus souvent en tant qu'évidence d'une nouvelle ère. Ses caractéristiques sont un accroissement du volume et de la vitesse des mouvements de capital et une autonomie vis-à-vis les gestionnaires des économies nationales, et il a comme conséquences une volatilité qui perturbe les économies nationales, ainsi que la création de nouveaux centres d'accumulation de la richesse – c'est à dire la décentralisation du capitalisme et la définition de cités globales (cf. Friedman, J., 2001a; Leach, 1997; Ong and Nonini, 1997; Sassen, 1991). Les mêmes technologies qui facilitent les flux/flots de capital offrent aux individus des ouvertures vers des formes de communication qui donnent un nouveau contour aux échanges transnationaux. La remise en question de la souveraineté des États par les corporations et les élites qui oeuvrent à séparer le capital de quelque nation ou États en particulier a affaibli, dans la même mesure, les définitions normatives de la citoyenneté. À mesure que les définitions absolutistes de la citoyenneté ont assoupli l'aspect exclusif des nations et rendu les nations plus ouvertes aux communautés diasporiques, les espaces exclus et alternatifs du transnationalisme sont sortis de l'ombre du nationalisme (Kappus, 1997). La légitimité des projets d'édification de nations a été minée par l'engagement complexe des citoyens et des corporations.² Peut-être l'âge du nationalisme (Gellner, 1983) a-t-il cédé la place à la formation d'une culture globale, une ère de culture(s) créoles (cf. Featherstone, 1990).

La réponse à cette question n'est pas claire et les avis sur la mondialisation sont partagés entre des points de vue qui focalisent soit sur le fait que les limites du local, les frontières des cultures, soient en voie d'être effacées; soit sur l'aspect moral et politique du phénomène; soit enfin sur le futur du processus de mondialisation lui-même. On s'accorde à dire que l'expérience des phénomènes physiques a été altérée; la «compression du temps et de l'espace» est ressentie; le monde est plus petit, peut-être exactement à l'image du village global de McLuhan. Des théories divergentes de l'homogénéisation et de la fragmentation anticipent des résultats différents face aux courants d'intégration mondiale, et leurs conséquences sont à la fois miséreuses et enrichissantes; la mondialisation est continuité et changement; elle est nouveauté et signe

avant coureur du futur, en même temps qu'elle est identique au passé et en est son prolongement; elle est vieille et nouvelle. Elle apporte des changements drastiques et libérateurs et ses acteurs corporatifs sont oppressants, déplaçant et dépossédant les individus et les communautés, effaçant le local. Nationalismes et fondamentalismes prolifèrent à mesure que diasporas et transnationalismes affaiblissent l'État. Les résultats sont à la fois positifs et négatifs, louangés et condamnés. Il est difficile, sur la seule base de l'intensité de l'émotion, de séparer ceux qui appuient avec enthousiasme la mondialisation de ceux qui gémissent au sujet de ses conséquences.³

Parmi les nombreuses questions de ce débat, cette introduction s'attarde brièvement à la relation entre flux/flots et technologie et au problème de la nation et de l'État.

Flux et Technologie

Le remodelage technologique des communications et des transports a tellement captivé l'imagination des usagers et des observateurs que du coup, tout a été estampillé du sceau de la nouveauté. Le boom technologique à la bourse a donné au futur les allures d'un présent de prospérité et de communication accélérée. On dit qu'un changement physique est survenu, compressant le temps et l'espace. Les communications et les transports sont devenus si efficaces, si bon marché, tellement accessibles et rapides que les frontières et les séparations ont été effacées. Le Web est une image d'un monde en voie d'unification. En même temps le SIDA/HIV, identifié il y a seulement 20 ans en date de ce mois-ci (juin 2001), a donné une dimension tragique, émotive et intimiste à la mondialisation. Cette épidémie a souligné les dimensions multiples d'une intégration globale. De plus, les fuites pratiques d'exclusion mises de l'avant par certaines nations dans le but de prévenir que l'avancée du SIDA/HIV ne franchisse leur frontières et leur politique de déni ont échoué si lamentablement que la tragédie porte en sous-texte une leçon quand à l'inévitabilité de la mondialisation. Mais la mondialisation n'est pas qu'une allégorie. L'examen des revendications des enthousiastes et l'évaluation critique des avantages des nouvelles technologies méritent discussion.

Les enthousiastes mettent l'accent sur les télécommunications. À plusieurs égards ils ont raison de penser que c'est la clef de ce qui est nouveau dans la mondialisation : une vitesse et une flexibilité accrues de même que des coûts chutant rapidement ont étendu les marchés des télécommunications et des ordinateurs à des endroits éloignés et autrement sous-développés technologiquement. Les marchés se sont aussi développés à l'intérieur

des économies industrielles. En Inde par exemple, des kiosques indépendants de vente au détail de services téléphoniques, avec leurs brillantes enseignes jaunes, qu'on trouvait il y a dix ans uniquement dans les grandes villes et même alors uniquement près des gares de chemin de fer, ces kiosques on en trouve aujourd'hui des grappes jusque dans les villes les plus petites. Les flux/flots de capital, les médias, les conversations personnelles, les centres d'appel au large des côtes, les laboratoires de logiciels dé-territorialisés, la musique par MP3 (téléchargée, numérisée), représentent le contenu de cette transformation. La technologie a fait progresser cette dimension de la vie sociale de façon perceptible et quantifiable. Les transmissions multiples sur le même câble, les nouveaux matériaux comme les câbles de fibres optiques et les communications sans fil ont réduit le coût de la transmission d'information et l'ont développée selon des modes qui donnent aux communications une immédiateté nouvelle. La révolution dans les télécommunications a donné une impulsion créatrice aux aspects symboliques, narratifs et rhétoriques de la vie sociale. D'un autre côté, lorsqu'un journaliste fait l'éloge – sans ironie – des emplois de pointe dans le centre d'appel d'une compagnie d'assurance américaine au Ghana, centre qui fait le traitement des réclamations d'assurance maladie de citoyens américains, des questions doivent être posées au sujet des retombées : y a-t-il quelque réduction dans la corvée des cueilleurs de yams et de cacao, sans mentionner l'accessibilité des services d'assurance maladie aux Ghanéens. On en vient à se demander si les Ghanéens ne font pas le traitement des données d'indemnités d'assurances pour des soins de santé qui leur sont inaccessibles.⁴ Mais même une position sceptique se doit de reconnaître l'augmentation extraordinaire de l'efficacité dans les communications. Les gains, cependant, sont trop souvent attribués au marché et à la réduction de l'intervention de l'État dans l'économie, une attribution qui masque l'inégalité du développement technologique; comme nous l'enseignent les récents manques d'électricité en Californie, les messages et l'information ne sont pas l'électricité, pas plus qu'ils ne remplacent le travail avilissant. Les rendements se sont développés inégalement et privilégient certains aspects de la vie quotidienne, même au niveau de la vie quotidienne transnationale. Ces limites doivent être prises en compte dans l'étude du transport.

Le déplacement physique est une dimension incontournable du transnationalisme. Le modèle diasporique implique dispersion et idéalisation du retour. L'image classique de la diaspora comme exil involontaire s'est atténuée dans la phase récente de transnationalisme et

alors que les recherches académiques progressaient, il y eût un tournant dans le sens d'une compréhension des diasporas volontaires (Amit-Talai, 2002; Tölölyan, 1996). Le sentiment de liberté et de commodité vis-à-vis ce mouvement est en partie lié à sa composante technologique mais il est aussi politique dans la mesure où les frontières entre les États se sont ouvertes.

Le transport aérien a été à la base de ce mouvement et la réduction de son coût a également accru les avantages pratiques d'être physiquement présent, chez-soi et à l'étranger. La double résidence, qui fût le signe d'une vie privilégiée, est désormais une expectative raisonnable – et souvent un but conscient – des immigrants. Malgré le fait que les limitations physiques de la technologie du transport soient réelles, la combinaison communications rapides/voyage permet des retours fréquents et appropriés, par exemple lors de rituels qui marquent les événements des cycles de vie ou pour socialiser les enfants chez la mère patrie, deux exemples où les relations s'expriment de façon plus concrète qu'à l'aide des seuls contacts écrits et verbaux. Sans être un apologiste aveugle, il y a plusieurs aspects de ces changements qui sont admirables et nous pouvons les lier à la fois aux flux et au mouvement, à la culture publique et aux réseaux de migrants.

Est-ce que le transnationalisme et la mondialisation ne sont que des phénomènes technologiques? Est-ce que le transnationalisme peut être réduit aux nouvelles technologies et à la façon dont l'espace-temps est vécu? En amalgamant les diverses formes de médias et en traitant même la conversation en personne comme quelque chose d'abstrait, on peut arriver à réduire la communication au langage; mais cette synthèse analytique nous fait perdre la complexité des formes et des intentions dans chacun des médias, de même qu'elle néglige les choix faits par les acteurs dans les actes de communication (Hannerz, 1996 : 19-22). La présence physique peut être vue comme une forme unique de participation, malgré le fait que ses formes varient tel que souligné plus loin, et la communication peut-être saisie dans la variété de ses formes et la pluralité de leurs conséquences. Est-ce que le téléphone est seulement un instrument, ou plutôt – sans être trop larmoyant à ce sujet dans un monde de sentiments commercialisés, de cartes de souhaits et de publicités sentimentales de services téléphoniques – n'est-ce pas le son particulier de la voix de la personne qui est un lien substantiel, nuancé et affectif, plus que les seules vibrations du haut-parleur et du microphone et les impulsions numériques transmettant le son ? À mesure que les coûts baissaient, le téléphone a complètement remplacé le télégraphe, mais aujourd'hui téléphones et

courriels se complètent mutuellement et les usagers changent de médias selon leur besoin de communication. L'alternance entre les communications en temps réel et les communications différées est en soi intéressante, en dépit du fait que le courrier électronique a rendu la poste vieux-jeu et presque cérémonielle. L'exploitation de la voix, cependant, pour simuler de plus grands niveaux d'intimité, est devenue un lieu commun et le sujet d'une exploitation commerciale. Les discussions populaires et académiques au sujet de l'impact des médias – création, changement, corruption – sur les formes de l'expression, de l'étiquette, de la grammaire et de l'épellation, ont suscité beaucoup d'intérêt, mais ces discussions ne sont que l'index du niveau de conscience vis-à-vis les différentes implications de modes de communication différents.

Mon argument ici, bien que non définitif, est que les infrastructures technologiques qui supportent la mondialisation et le transnationalisme sont réelles et portent à conséquence, et l'efficacité de ces technologies les a rendues omniprésentes. Ceux et celles qui sont conscients de ces technologies voient leurs aspirations et leurs possibilités s'accroître du seul fait de leur savoir. Parmi ces nouvelles possibilités figure celle de quitter la communauté d'attache sans s'en aliéner de façon permanente. Cela ne veut pas dire que l'accès vient sans sacrifice ou sans coût, mais l'époque où l'on voyait les téléphones et des télégrammes comme porteur de mauvaise augure, l'époque où on les redoutait par peur qu'ils nous apprennent quelque mauvaise nouvelle, cette époque est bel et bien derrière nous. Le transnationalisme dépend des nouvelles technologies de télécommunication et de transport pour la définition de quelques uns de ses nouveaux attributs, mais pas tous. Des coûts réduits ont favorisé l'accessibilité des contacts intimes et fréquents de plusieurs manières et pour plusieurs affaires parmi les plus quotidiennes, une chose que temps et coûts avaient pu empêcher par le passé. En même temps, l'accès inégal à la technologie, qui reflète peut-être des différences de génération, de classe, ou de provenance (pays développés – pays du tiers monde), peut aussi créer des sous-communautés de discussion assez circonscrites, comme dans le cas Harari (Gibb, ce numéro).

Transnationalisme

Louie, résumant la littérature sur le sujet, a séparé le transnationalisme en deux secteurs principaux: «les études culturelles transnationales, qui examinent le rôle des flux culturels globaux dans la création d'une culture publique transnationale, et les pratiques transmigratoires, qui insistent sur la création de réseaux sociaux au delà des frontières, à travers les pratiques quotidiennes des immigrants

qui voyagent» (2000 : 647). Utilisant la technique classique de travail de terrain, qui consiste à mettre l'accent sur les événements performatifs pour extraire des conceptions de l'identité et de la différence.⁵ Louie utilise un «pèlerinage nationaliste» à un festival annuel de la jeunesse, sponsorisé par la République Populaire de Chine – événement total avec événements grandioses et voyages dans les villages pour «retrouver ses racines» – pour montrer comment la construction du nationalisme est effectuée par le Parti et par les participants – de jeunes chinois vivant à l'étranger – ainsi que pour réévaluer l'utilisation des notions de lieux et de tradition dans les études transnationales, et ce, dans le but de re-territorialiser le transnationalisme.⁶ En examinant les différents régimes de capital et de main-d'oeuvre dans un paradis banquier loin de la côte, les îles Cayman, Amit-Talai (1997) a démontré que les marchés de capital et les marchés de la main-d'oeuvre fonctionnent différemment et qu'il y a persistance de la dimension territoriale, la partielle dé-territorialisation (327) du marché international de l'emploi, embrassant non seulement les cadres régulateurs mais aussi l'accès aux possibilités d'emplois. Le lieu, le territoire, demeure, comme le démontrent Amit-Talai et Louie dans ces deux cas tirés des pôles opposés du continuum national, un facteur important et qui impose ses limites sur l'ouverture transnationale dans les Cayman et sur le pouvoir national en Chine.⁷

C'est le lieu, la coutume en tant que pratique locale, et les liens établis entre les lieux qui distinguent le transnationalisme de la mondialisation. Kearney et Hannerz définissent tous deux le transnationalisme en terme des activités de plus d'un État. Glick Schiller et ses collègues ont identifié un nouveau type de population migratoire «dont les réseaux, activités et schémas d'existence enserrant à la fois les sociétés hôtes et les sociétés mères.» Elles ont créé le terme «transmigrant» dans le but de décrire ces nouvelles populations qui ont «des relations multiples qui embrassent les frontières.» Elles définissent «le transnationalisme comme les processus par lesquels les immigrants construisent des champs sociaux liant leur pays d'origine et le pays où ils se sont établis.» (Glick Schiller, Basch et Blanc-Szanton, 1992 : 1). Louie séparerait ces «immigrants voyageurs» de la création d'une culture publique, mais elle le fait analytiquement en isolant le festival de jeunesse, l'ensemble des événements performatifs, des liens sociaux unissant les participants à leur communauté d'origine, alors que c'est manifestement les diverses expériences de la vie chinoise telles que vécues par plusieurs classes de participants qui sont à l'origine des divers nationalismes chinois. Observateurs et participants portent tous deux des jugements sur la qualité et

le contenu des liens entre ceux et celles qui vivent à l'étranger et ceux et celles qui vivent à domicile. Divers voyageurs retournant en Chine revendiquent l'authenticité de leur retour aux racines, mais ils dénigrent le voyage des autres comme n'étant que du tourisme. Même le tourisme est un flux qui met ces espaces en relation. À un autre niveau, la culture publique motive ces liens, faisant sens même du tourisme pernicieux.

Dans les communications présentées ici, les flux sont de plusieurs ordres. Les Harares émigrent d'une ville où traditionnellement l'on s'engageait à demeurer dans cet espace urbain. (Gibb, ce numéro). Cette identification à un endroit spécifique est probablement la plus forte que nous allons rencontrer. Les dilemmes auxquels les Harares font face dans leur communautés diasporiques manifestent les plus grands potentiels d'assimilation. Cette identification avec le lieu n'est pas, cependant, une essentialisation soit de l'identité ou du lieu, mais plutôt l'identification avec une communauté sociale et politique dynamique et bien délimitée, en opposition avec son voisinage et malgré tout en relation créative avec lui. Le commerce précaire et la non moins précaire position de classe du Harar furent marqués culturellement par le langage et la religion, de même que par les techniques visant à perpétuer l'identité ethnique (l'entretien des frontières, dans le langage d'un autre épistème [Barth]) qui fût établie dans les années d'indépendance du Harar. Les habitants du Cap Vert (Meintel, ce numéro) partagent une histoire similaire dans ses grandes lignes sociologiques. Leur communauté insulaire s'est développée à l'intérieur du système commercial de l'atlantique et sous un contrôle étatique relâché au niveau local. La théorie et l'interprétation du transnationalisme ne devraient pas dépendre des limites de la description. Les potentiels et les actualités co-existent, la résistance et l'éclectisme marquent la pratique.

Nations, États et l'État-nation, la nation ou l'État.

«C'est l'État qui fait la nation, pas la nation qui fait l'État»
— General Pilsudski

Hannerz note «une certaine ironie dans la tendance qu'a le transnationalisme d'attirer l'attention vers ce qu'il nie: c'est à dire le fait que l'aspect national continue de faire sens». (Hannerz, 1996: 6). Certains ont soutenu que le transnationalisme et la mondialisation appellent à repenser la nation. (Appadurai 1990; Glick-Schiller et al., 1992). Kearney (1995: 548) attire notre attention sur «l'action de l'État» en tant qu'objet des études sur le transnationalisme et suggère que les conflits à l'intérieurs des phénomènes

transnationaux et mondiaux puissent être mieux nommés par le terme «trans-Étatiques». Il regrette tièdement que son néologisme ne soit pas plus populaire et sa lecture de la littérature révèle une romance euphémique quant aux implications des études du transnationalisme en anthropologie. L'accent mis sur la nation en tant que tout homogène a déformé notre compréhension des phénomènes globaux et cette distorsion a son origine dans des points de vues spécifiques vis-à-vis de la nation et du changement social (Friedman, J., 2001a; Tsing, 2000). L'une de ces victimes est le projet de construction de la nation lui-même. Les tentatives de la Chine de gérer son nationalisme sont révélatrices: en dépit de l'objectif officiel d'une conception unifiée de la nation, dans le processus transnational, «être chinois» devient différent de l'objet «République du peuple» (c'est à dire L'État). Plutôt que de produire l'unité, ces efforts génèrent une variété de nationalismes qui entrent en concurrence et coexistent (Louie, 2000; Ong, 1999). Ce que la suggestion de Kearney implique – lorsqu'il dit que «trans-Étatique» est un meilleur descriptif pour les phénomènes qui nous occupent ici – c'est que nous devons, dans notre analyse, séparer la nation de l'État.

Des définitions plus modestes, mentionnées au début de cette introduction, limitent le transnationalisme aux activités qui sont «ancrées dans un ou plusieurs États-nations» (Kearney), et qui ont la «caractéristique de n'être pas circonscrites par un État» (Hannerz, 1996). C'est cet aspect «outre-frontière» de la vie quotidienne qui représente un défi aux idées et aux lois de la souveraineté. La phrase ironique de Renan, «la nation est un plébiscite quotidien», anticipait l'un des processus clefs du transnationalisme. Ces activités outre-frontières remettent chaque jour en question les idées à propos du caractère absolu de l'État. Mais plusieurs de ces pratiques ne sont pas nouvelles (voir plus bas) et il y a une dimension historique à ces changements, qui d'ailleurs ne sont pas présents de façon égale dans tous les États. Trois des pays examinés ici, le Cap Vert, le Liban et l'Italie sont des États ayant des histoires d'immigration et de communautés diasporiques. Malgré le fait que le Cap Vert soit un État relativement jeune, son histoire dans le commerce maritime de l'Atlantique et sa position périphérique dans l'empire portugais l'ont prédisposé à s'ouvrir. Harar, autrefois une ville-État autonome dominant l'arrière-pays agricole, est aujourd'hui le centre d'une région urbaine qui jouit d'une certaine autonomie au sein de l'État éthiopien (Waldron, 1996).

Plutôt que de faire s'effacer à la fois l'État et la nation, les dynamiques de ces communautés transnationales traversent les frontières et redéfinissent le caractère national; les vies de ces migrants absorbent ou

repoussent l'État d'origine comme l'État d'accueil. Comme le suggère Hannerz (voir plus haut), le transnational ne nie peut-être pas la nation et le national, mais peut-être le rend-il plus flexible et en favorise-t-il l'expansion. Ce que ces textes nous font voir, c'est que la nation est l'une des dimensions ou l'un des facteurs pour les gens vivant des vies transnationales. Les États avec qui ils transigent leur servent de médiateurs vis-à-vis la nation. L'État est parfois le gardien de la nation, parfois son agent; ses tentatives de représenter tous les membres de la nation remportent un succès variable. La nation est un manteau que l'on met de temps en temps et qui parfois couvre plusieurs personnes, et parfois moins; l'État change en forme et en porosité, mettant parfois l'accent sur la souveraineté pour ensuite relâcher cette tension, ainsi que le font beaucoup d'États de nos jours.

Dans une ère de transnationalisme, bornes et frontières ne vont plus séparer, isoler, confiner et capsuler comme elle le firent à une époque de nationalismes (Gellner, 1983). Ce côté absolu, la souveraineté, l'avantage [des États] sur les individus, tout ceci a diminué (retournant partiellement à la situation du début du siècle, tel que souligné dans l'essai de Meintel), à mesure qu'a grandi le droit de traverser les frontières, réduisant les critères acceptables d'admission et d'exclusion dans quelques États à un petit nombre, surtout des critères médicaux et économiques.

L'impact des phénomènes de mondialisation sur la nation et sur l'idée que nous, anthropologues culturels, nous en faisons comme concept et outil théorique, est une aire de discussion en pleine croissance dont cette introduction ne peut que signaler la présence. On a défendu le point de vue voulant que la culture ait été séparée de l'espace (Hastrup and Olwig, 1997) et que cette séparation ait des conséquences révélatrices sur les manières de penser la nation (Glick et al.). Les critiques de ces positions rétorquent que la conception de la culture comme étant non-circonscrite et dé-territorialisée ne reflète pas bien l'usage du concept de culture dans la littérature (Sahlins, 1999) et que l'argument voulant que la nation soit en train de se dissoudre dépend uniquement de l'adhésion à une vision particulièrement étroite de ce concept (Friedman, J., 2001a, 2001b). Au delà de l'histoire des disciplines existe une préoccupation quant à la forme qu'a prise cette ligne d'argumentation (Sahlins, 2000). Ces essais révèlent une orientation active et résolue vis-à-vis de futurs communs – quoiqu'anticipés de façon imprécise – de la part des acteurs impliqués dans ces situations transnationales. Leurs perceptions ne sont pas étroitement locales ou exclusivement internes. Les jeunes Harares sont aux

prises avec deux doctrines universalisantes, l'Islam et le sécularisme Occidental, et ils débattent de ces questions sur le Web. Les femmes Shi'ite du Liban cultivent les liens de consanguinité et de mariage et élaborent la famille de manière à nourrir leur identité à l'Islam, et cela au delà des frontières. La famille ainsi élaborée soutient leur identité diasporique et leur liens à la contrée d'origine. Les Italiens, des migrants de longue date, re-conceptualisent de nouveau leurs attaches multiples à leurs multiples patries, nationales et régionales, italiennes et diasporiques. Les habitants du Cap Vert, stimulés par l'indépendance de leur État, cultivent leur transnationalisme. Comme il a été mentionné ailleurs pour le cas des petites nations (Amit-Talai, 1997, 2002), ce processus de construction de la culture (Mintz, 1999) génère les dilemmes de l'inclusion et de l'accès. Dans aucun de ces cas le transnationalisme peut-il être vu comme la dissolution d'une culture homogène, distincte et bien ficelée.

Les auteurs de ces textes n'ont pas abordé cette question de manière explicite, peut-être parce que dans chacun des cas elle va de soi; la question des frontières a été politique dans ces cas-ci – incluant le cas des îles du Cap Vert, mais le «flux» à travers ces frontières a été une réalité historique. Sous plusieurs aspects les identités peuvent être territoriales, mais sous d'autres aspects elles peuvent être cosmopolitaines. Les Shi'ites peuvent également se considérer comme arabes (souvent considéré comme un «nationalisme», comme dans «nation arabe») et dans ce cas-ci comme Libanais, mais avec des liens avec ceux qui partagent leur forme d'Islamisme (un transnationalisme, adopté par les États, mais jamais confiné à un État [Goody]).

C'est une fois bien avancés dans le dix-huitième siècle que les Italiens ont unifié leur pays, mais le régionalisme a continué à prospérer, au pays comme dans la diaspora italienne. La récente réorganisation de l'État (Gabaccia, 2000; Harney, ce numéro), a, peut-être ironiquement, stimulé les attaches transnationales à la patrie et à la région mère, donnant ainsi une spécificité aux relations transnationales.

Les Harares, experts depuis des siècles en gestion de l'identité, ont maintenu économiquement, politiquement et autrefois de façon autonome un lieu (et ce jusqu'en 1877), mais leur frontière – malgré qu'elle soit littéralement plantée dans le mur qui entoure la ville, désigne une culture distincte; elle n'a jamais enfermé une population isolée. Les gens de la foi musulmane Suni, le commerce et la guerre les ont insérés dans un environnement social complexe où le fait de prendre conscience d'eux-mêmes les mena à l'engagement moral de rester dans la ville (Gibb, ce numéro). Étant également Musulmans, africains, les

éthiopiens lient les Harares à d'autres endroits selon une variété de modes qui réduisent le particularisme mais qui reflètent également la complexité de la gestion des frontières (cf. Barth, 1969; Wallman, 1986). Comment l'action et le sens sont façonnés à travers le mouvement et l'emplacement, voilà la dynamique de ces processus.

Ces essais

Ces essais soulèvent des questions à propos des formes que prend la transnationalité en tant que processus de construction de la culture (Foner, 1997; Mintz, 1999). Dans chacun des cas, l'action des acteurs impliqués dans les situations transnationales a stimulé les nouvelles institutions. Ces comptes rendus mettent l'accent sur les manières qu'ont les migrants de s'orienter face au pays d'accueil et au pays d'origine, et développent des analyses symboliques et matérielles de leur attaches transnationales. Ces essais font explicitement état de l'histoire des nations et des liaisons transnationales et abordent implicitement les questions de continuité. Dans les cas présentés ici, le transnationalisme poursuit de vieilles relations alors même que leur forme change. Le travail de terrain ne peut répondre aux questions ultimes quant à la survie culturelle et l'assimilation diasporique, mais les questions médianes à propos de l'étendue des formes que peuvent prendre les communautés diasporiques, l'éventail des relations et des processus qui oeuvrent en leur sein, et le rôle interventionniste et de médiateur de l'État, ces questions-là sont abordées.

Le Cap Vert est le produit d'une période hâtive de développement du système mondial et son histoire nous renseigne sur les différences entre la nation et l'État ainsi que de leurs transformations historiques. C'est à l'intérieur de l'empire portugais et au sein du commerce atlantique liant l'Europe, l'Afrique et les Amériques que Deirdre Meintel situe historiquement une société et une communauté diasporique Cap Verdiennes en changement. Le Cap Vert, un produit de l'empire portugais, a développé des indices de distinction à l'intérieur même de cet empire et de son transnationalisme – et ce à partir du 17^e siècle – indices/repères qui ont été incorporés à sa configuration d'État indépendant après 1975. En tant que mère patrie, le Cap Vert a maintenant redéfini les diasporas qui lui sont reliées.

Sa situation géographique dans l'Atlantique oriental, au large des côtes du Sénégal, a rendu le Cap Vert précieux autant aux yeux des marins européens que des marins américains. Ce fût une communauté créée par les découvreurs – administrateurs et marins portugais étendant l'empire, ainsi que le commerce atlantique qui approvisionnait en marchandises et en équipages les voiliers de Nou-

velle-Angleterre engagés dans la traite d'esclaves et la chasse à la baleine sur les côtes de l'Afrique de l'Ouest. Son histoire en est une de contact et de connections à l'échelle du globe, marquée par une période d'isolation – «transnationalisme submergé», comme l'appelle Meintel – durant les années de fascisme sous Salazar entre 1926 et 1974.

Le Cap Vert est un exemple du caractère central de l'État dans les relations transnationales d'un peuple. Aux dix-huitième et dix-neuvièmes siècles, les habitants du Cap Vert s'étaient orientés en direction du commerce atlantique avec la Nouvelle Angleterre et y étaient intégrés. Leur participation aux équipages des bateaux de traite d'esclave et de pêche à la baleine mena à la création de colonies en Nouvelle Angleterre. Ils étaient, cependant, partie prenante d'un empire qui avait une hiérarchie géographique très nette en ce qui concerne les rôles de centre et de périphérie, avec les colonies africaines sur le rebord extérieur et au bas de l'échelle – spécialement l'île São Tomé, au large des côtes du Gabon, avec sa pénurie de main-d'oeuvre. L'État portugais contraignit les habitants du Cap Vert à s'engager dans des contrats de travail défavorables dans les plantations équatoriales de São Tomé. Les habitants du Cap Vert étaient une population intermédiaire, ni africaine ni pleinement portugaise, à qui s'offraient un éventail plutôt austère de possibilités outre-mer : travailler sur les plantations africaines ou s'établir en Nouvelle Angleterre. Malgré le fait que la Nouvelle Angleterre représentait une meilleure destination pour ce qui est de s'établir, et ce pour des raisons économiques, les restrictions raciales y étaient oppressives. Dans cet environnement, les habitants du Cap Vert ont maintenu une identité différente des afro-américains, travaillant dans le commerce côtier et s'identifiant comme portugais, mais toujours séparés par leur couleur des portugais «plus européens» possédant des liens trans-Atlantiques semblables, de Madère aux îles Canari (Greenfield, Harney). Ironiquement, la réponse défensive face à la discrimination raciale alimenta un transnationalisme qui stimula le flot de ressources diasporiques pour aider le développement autour de l'indépendance en 1975.

L'opposition entre les régions et la nation a été un thème récurrent de la politique italienne. La tardive – si on la compare au reste de l'Europe – consolidation de l'État-nation italien et les schémas d'immigration à partir de certaines régions vers les mêmes pays, et souvent les mêmes villes, ont renforcé les identités régionales qui sont demeurées actives comme dans les idéologies présidant à l'organisation des colonies outremer. Nicholas Harney situe la négociation de «l'italienneté» dans la

politique et la restructuration de l'État italien et dans la relation historique continue entre l'Italie et ses diasporas.

Cette étude de cas illustre le degré de flexibilité des gouvernements nationaux en matière de souveraineté, dans ce cas-ci les États du Canada et de l'Italie coopérant dans des projets basés au Canada. Ces projets ne sont pas définis selon des critères propres à aucun des deux États, mais plutôt en terme des régions d'Italie. Les activités de ces États peuvent être vues comme la tentative de maintenir un certain degré de souveraineté sur les communautés diasporiques, ce qui force leur participation aux projets transnationaux de leurs citoyens. Le Canada, une ancienne colonie de l'Angleterre et un ex-territoire de l'empire britannique a toujours, si l'on peut dire, protégé son diplôme d'État souverain en tenant compte des immigrants britanniques,⁸ et les initiatives nationalistes ont eu à faire face à l'attachement des Loyalistes (Mackey, 1999; Winland, 1998). Plus récemment, les tensions inhérentes à cette ambiguïté particulière furent révélées par les disputes au sujet du pouvoir qu'aurait la Reine, Chef d'État de l'Angleterre et du Canada, de conférer des titres de chevalier à des citoyens canadiens.

La coopération avec des officiels italiens et le fait d'endosser leur présence équivaut à une nouvelle forme de participation, malgré que dans le cas italien cela ne représente pas un intérêt nouveau de la part de l'État italien (cf. Gabaccia, 2000). Dans la rhétorique du multiculturalisme, être italien et être canadien n'est pas mutuellement exclusif. Dans la vision de Harney, les deux États gagnent à coopérer puisque «ces projets aident à discipliner et à régulariser le comportement et l'identité des immigrants italiens impliqués dans le transnationalisme» (Harney, ce numéro). Le transnationalisme italien est vieux de 130 ans; dans cette ère de mondialisation, cependant, il semble y avoir une reconnaissance de la permanence des diasporas et du transnationalisme italiens. Allant dans le même sens que l'étude de Louie, il y a re-territorialisation et matérialisation de l'identité afin de créer des mondes signifiants avec des structures de pouvoir plus amples et une plus grande créativité en regard de la culture, en regard de la pratique quotidienne de l'*Italianità*, qui fait fi gentiment des questions de la continuité de la communauté et de l'authenticité du lieu.

L'étude des Harares par Camilla Gibb est un autre cas qui nous rappelle l'histoire du transnationalisme et la variété de ses formes. Harar était perçue par ses habitants comme une ville fermée. Les frontières de Harar étaient les frontières de la différence, marquées par une idéologie morale d'engagement face à la ville, elles

étaient les claires balises de l'identité, et un mur. La gestion quasi médiévale des relations ethniques, développée à partir du 16^e siècle et jusqu'à la défaite de l'Éthiopie en 1877, aurait pu continuer à fonctionner dans l'empire de Haïlé Sélassié, mais pas au sein de la république communiste des (Dergues [1974-1991]). Comme ce fut le cas pour plusieurs éthiopiens, cette période amena l'exil de plusieurs Harares. Cette période d'exil allait être le début du transnationalisme Harare. Dans l'Éthiopie post-Dergue les Harares se sont vu accordés une certaine autonomie juridictionnelle, mais les termes selon lesquels se négocie l'appartenance sont devenu plus larges, et les différentielles de pouvoir ce ceux qui sont à l'intérieur et de ceux qui sont à l'extérieur ont diminué à mesure que l'État éthiopien reconnaît l'existence des questions politiques de différences culturelles et d'hégémonie de l'État. Pour les Harares la patrie et son État ne sont pas la seule connexion transnationale: leur foi Musulmane Sunni les fait s'engager avec «d'autres» comme eux, ni éthiopiens ni africains, et leur «africanité» produit un autre ensemble de connections (pourtant) différentes. Ils ont, comme les autres migrants décrits dans ces essais, également vécu la discrimination ingrate des sociétés coloniales nord-américaines et subit le discours anti-Islamiste de la presse nord-américaine, et ces expériences ont en partie motivé leur pensée vis-à-vis la diaspora.

La question de l'identité harare s'est déplacée du territoire, d'une niche économique précise, vers une conception déterritorialisée et l'imagination d'une communauté diasporique. Cette transformation est le produit des technologies du cyber-espace. Le timing de ces discussions dans la panique de l'an 2000 – une crise anticipée par des expectatives excitées, voir apocalyptiques, et une crise qui de surcroît n'est jamais venue et qu'on a déjà presque oubliée – est un rappel quant à l'étroitesse de la perspective expérientielle et historique de ceux qui sont profondément impliqués dans cette technologie globalisante et qui en sont dépendants. Le cas des Harares, cependant, est un exemple un parmi d'autres où la pratique – l'adoration de Saints, par exemple – est rattachée au lieu, et où la continuité dans la pratique à travers les générations est rompue par la migration. Est-ce là l'une des nombreuses communautés diasporiques constituées de minorités condamnées à être assimilées, pas comme américains ou britanniques, mais comme Musulmans, éthiopiens, ou africains (se référer à l'étude des Parsis [Luhmann, 1996] et des Burghers [Roberts, 1989]), ou encore comme anglo-indiens, ou bien les Harares ne vont-ils pas plutôt créer une niche transnationale comme l'ont fait les habitants du Cap Vert?

L'étude par Josiane LeGall des femmes Shi'ites du Liban démontre le côté libérateur d'une vie diasporique transnationale. En deçà de l'horizon de l'État, canadien comme libanais, la famille est élaborée à la fois comme but normatif et comme lien transnational pragmatique. Les circonstances qui entourent l'identité minoritaire ne pourraient pas être plus différentes qu'entre ces deux États. Le Liban, où la faction est hautement politique et marquée par la religion, contraste avec le Canada où le particularisme de cette auto-description se perd chez la plupart des canadiens et devient immatériel pour l'État. Le travail de LeGall montre comment les attaches transnationales peuvent être cultivées sous une forme particulière, une forme qui met en valeur les frontières, chez soi comme à l'étranger. L'intimité de communications fréquentes permet une participation continue, quotidienne, à la vie des membres de la famille, où qu'ils soient. Faisant face à des pressions et des tentations similaires à celles rencontrées par les Harares, les libanais Shi'ites peuvent se lier par la religion à d'autres Shi'ites, par la culture à d'autres libanais et arabes, tout en maintenant une communauté transnationale centrée sur leur communauté minoritaire d'origine au Liban.

Dans le cas de libanais Shi'ite, qu'a étudié LeGall, le rôle des États, du pays d'origine et de la colonie canadienne, est minime. Le Liban faisait historiquement partie de l'empire Ottoman, puis de l'empire français d'outremer, et ses citoyens sont connus pour leur diaspora transnationales orientées vers le commerce, spécialement en Afrique de l'Ouest. L'orientation de ces communautés diasporiques envers la mère patrie est typique, mais ne se compromet pas officiellement avec l'État. Les femmes adultes à Montréal ne sont pas attirées par la technologie globale en tant que réalité, comme l'étaient les jeunes Harare excités alors qu'ils suggéraient la fuite face à la crise de l'an 2000, mais en tant qu'instrument facilitant et soutenant des relations familiales à long terme, relations qui anticipent les connexions au delà des générations.

Conclusion

Ce modeste recueil d'essais soulève des questions à propos de l'uniformité du transnationalisme en tant que phénomène global. Partout la nation est établie sur la base de revendications ethniques et l'État (peut-être universel au niveau de la définition et de la forme, mais loin d'être uniforme dans sa réalité et sa substance) est remis en question par les allégeances diasporiques. Les exemples ici, humbles formes de transnationalisme peut-être, révèlent le pouvoir des individus, l'adaptabilité de la culture (une partie de la culture), et la complexité et le

caractère contingent des phénomènes globaux. Malgré que les Harares utilisent les nouvelles technologies globales, seuls les jeunes Harares ont fait d'une partie du cyber-espace leur monde. Ces études ne séparent pas les flux/flots des pratiques migratoires mais montrent comment ils sont interdépendants et comment ils stimulent mutuellement les nationalismes populaires, aussi bien qu'officiels, ainsi que les institutions autres que la nation. Les États d'origine de ces communautés de même que le Canada et les États-Unis, les contrées d'accueil, sont des nations «plurielles», relativement ouvertes aux connexions transnationales, permettant la double citoyenneté et une liberté de mouvement relativement grande.⁹ (Gabaccia, 2000 : 176). Le pluralisme a également adouci le nationalisme des États d'origine. Le Liban est un État de compromis historiques et de politiques pluralistes. L'histoire du Cap Vert se conjugue au pluriel depuis ses origines, ce qui, dans sa libération tardive, n'est pas nié dans une communauté homogène imaginaire. L'Éthiopie, depuis les Dergues, a reconnu le pluralisme de sa population et l'a accommodé. Et l'Italie, que l'on imagine comme une nation européenne classique et qui dans les faits se vit sur le mode régional à plusieurs égards a, même si ce fût quelque peu à contrecœur et de manière ironique, accepté officiellement un présent au pluriel. À partir de ces cas, en particulier les trois derniers, il est clair que ces États ont adopté des visions de la nation, des projets de construction de la nation qui incluent le transnationalisme et les communautés diasporiques. Pour les migrants, à ce qu'il semble, le transnationalisme offre une distance face aux États d'origine et d'accueil et des alternatives aux visions contraignantes de la nation et il est, en ce sens, libérateur.

Remerciements

Merci à Nick Harney de m'avoir rappelé la ligne de pensée «flux et technologie» dans la discussion de ces phénomènes.

Note de traducteur

(NDLT) : «Flow» est ici traduit par «flux», bien que «flow» renvoie aussi à la notion de «flot». Lorsque nécessaire, les deux termes sont joints par la barre oblique : «flux/flots».

Notes

- 1 Les «non-lieux» (Augé, 1995; Gould & White, 1974) sont un produit de la mondialisation, mais à la question, peut-être métaphysique, de savoir si le niveau local a été (peut-être) dépouillé de toute signification par le niveau global, il est plus difficile de répondre.
- 2 La «double loyauté» était à une certaine époque presque synonyme de trahison. Une telle accusation impliquait et menait souvent à la conclusion que l'accusé était indigne d'être citoyen.

- 3 Un aspect remarquable du discours sur ces sujets est la coexistence ou la présence simultanée de participants en provenance d'horizons divers : des intellectuels, de la littérature jusqu'à l'économie, non limités par les frontières usuelles de leur disciplines, des journalistes, des volontaires et des politiciens, en plus du grand éventail dans les sortes de comptes-rendus, commentaires et analyses, des commérages, rumeurs à propos des gaffes de l'Internet, jusqu'aux plus techniques des analyses académiques. Ce large spectre de participation fait contraste avec le consensus, pas au sujet des dangers ou mérites des processus, mais en regard des questions en jeu.
- 4 Friedman, Thomas L., «It takes a satellite» *New York Times*, 8 mai 2001, A31. L'auteur de «The Lexus and the Olive Tree», Friedman, un chroniqueur régulier pour ce journal, est bien connu comme un apologiste de l'ère de l'information. Ce qui me semble être une question qui va de soit face à ce cas Ghanéen de traitement de l'information : «est-ce que le déplacement des emplois donne quoi que ce soit aux travailleurs, sauf à court terme, et comment cela profite-il aux entreprises?», cette question-là il ne la pose jamais. Mais ce n'est pas non plus une question dont se préoccupe cette introduction.
- 5 La fameuse étude de Gluckman à propos d'une situation sociale, la cérémonie de dédicace des ponts en Afrique du Sud, est le modèle de l'utilisation d'une performance ou d'une célébration comme situation sociale définissant identité et différence (1940-42).
- 6 Le titre de Louie, «Re-territorialiser le transnationalisme», ne reflète que partiellement son argument ou évidence. L'idéologie et le développement des liens village-émigrant furent supprimés durant la Révolution Culturelle (1966-76), mais refirent surface, même sans avoir l'aval de tous (malgré que l'intérêt à leur égard ne soit pas partagé de façon universelle, globale), à l'époque actuelle de promotion de la «chinoïseté» chez-soi et à l'étranger (655). La complexité et l'interaction de l'État et des nationalismes populaires et la possibilité d'une variété d'identités chinoises remet en question l'idée d'une «population trans-migratrice uniforme et essentialisée» (662). Il n'est pas toujours clair si l'objet de cette critique, cette idée d'une communauté transnationale fondée sur «une identité chinoise commune», vient de l'État et des organisateurs de festivals de jeunesse, ou si elle vient de la littérature (des textes) (Appadurai, 1991), étant ainsi en elle-même une sorte de vision transnationale. Sa tentative de séparer les flux/flots des pratiques migratoires, cependant, néglige l'importance du mouvement de diverses intentions, durées, et permanences. Le genre de tourisme national qu'elle a étudié est un rappel de la possibilité d'une migration et d'un retour.
- 7 Voir Pico Iyer pour une description évocative de ce style de vie. Il le fait peut-être malgré lui, mais son «Global Souls» (2000) est complaisante. Voir «Alien Home» (267-298) où il distingue la simple communication de la communication émotive dans les relations intimes.
- 8 Jusqu'à tout récemment, les immigrants britanniques pouvaient demander leur citoyenneté après trois ans, alors que les autres devaient attendre cinq ans.
- 9 Ce n'est que récemment que les États-Unis sont devenus plus libéraux en permettant la double citoyenneté.

Références

- Amit-Talai, Vered
 1997 In Pursuit of Authenticity: Globalization and Nation-Building in the Cayman Islands, *Anthropologica*, 39(1-2): 53-64.
 2001 A Clash of Vulnerabilities: Citizenship, Labor and Expatriacy in the Cayman Islands, *American Ethnologist*, 28(3): 574-594.
 2002 Armenian and Other Diasporas: Trying to Reconcile the Irreconcilable, *British Subjects*, N. Rapport (dir.), New York: Oxford & Berg.
- Appadurai, Arjun
 1990 Disjuncture and Difference in the Global Economy, *Global Culture: Nationalism, Globalization and Modernity*, M. Featherstone (dir.), Theory, Culture and Society special issue. London: Sage: 295-310.
- Augé, Marc
 1995 [1992] *Non-Places: Introduction to an Anthropology of Supermodernity*. John Howe (trans.), London: Verso.
- Barth, Fredrik
 1969 *Ethnic groups and boundaries*. Boston: Beacon.
- Castles, Stephen and Mark J. Miller
 1998 *The Age of Migration: International Population Movements in the Modern World*. New York: Guilford Press.
- Featherstone, Mike
 1990 Global Culture: An Introduction, *Global Culture: Nationalism, Globalization and Modernity*, M. Featherstone (dir.), Theory, Culture and Society special issue. London: Sage.
- Foner, Nancy
 1997 What's New About Transnationalism: New York Immigrants Today and at the Turn of the Century, *Diaspora*, 6(3): 355-377.
- Friedman, Jonathan
 2000 From roots to routes: tropes for trekkers, *L'Homme*, 156: 187-206.
 2001a The Paradoxes of "Real-Existing" Globalization: Elite Discourses and the Grassroots Images of the World, *Images of the World: Globalisation and Cultural Diversity*. Copenhagen: Danish Center for Culture and Development: 52-65.
 2001b Champagne Liberals and the New "classes dangereuses": The Paradoxes of "Real Existing" Globalization, CASCA Annual Meetings, Montreal, 2001, Plenary Address.
- Friedman, Thomas L.
 1999 *The Lexus and the Olive Tree*. New York: Farrar, Straus and Giroux.
- Friedman, Thomas L.
 2001 «It takes a satellite», *New York Times*, 8 mai 2001, A31. New York.
- Gabaccia, Donna R.
 2000 *Italy's Many Diasporas*, Seattle: University of Washington Press.
- Gellner, Ernest
 1983 *Nations and Nationalism*, Oxford: Oxford University Press.

- Glick Schiller, Nina, Linda Basch et Cristina Szanton Blanc
 1992 Transnationalism: A New Analytical Framework, *Annals of the New York Academy of Sciences*, N. Glick Schiller, L. Basch, and C.S. Blanc (dirs.), Vol. 645, New York: The New York Academy of Sciences: 1-24.
- Gluckman, Max
 1940:1942 An analysis of a Social Situation in Modern Zululand: The Social Organisation of Modern Zululand; Social Change in the History of Zululand; Some Processes of social Change in Zululand, *Bantu Studies/African Studies*, 14: 1-30; 14: 147-174; 1: 243-260.
- Goody, Jack
 2001 Bitter Icons, *New Left Review*, N.S. 7 (Jan/Feb): 5-16.
- Gould, Peter et Rodney White
 1974 Mental maps. Harmondsworth: Penguin.
- Hannerz, Ulf
 1996 Transnational Connections: Culture, People, Places. New York: Routledge.
- Hastrup, Karen Fog et Kirsten Olwig
 1997 Introduction, *Siting Culture: The Shifting Anthropological Object*, London and New York: Routledge: 1-14.
- Kappus, Elke-Nicole
 1997 Ethnic consciousness in Trieste: Slovenes in Italy, *The Politics of Ethnic Consciousness*, C. Govers and H. Vermeulen (dirs.), New York: St. Martin's Press: 99-120.
- Kearney, M.
 1995 The Local and the Global: The Anthropology of Globalization and Transnationalism, *Annual Review of Anthropology*, 24: 547-565.
- Leach, Belinda
 1997 Culture, Globalization and the Politics of Place: Introduction, *Anthropologica*, 39(1-2): 3-5.
- Louie, Andrea
 2000 Re-Territorializing Transnationalism: Chinese Americans and the Chinese Motherland, *American Ethnologist*, 27(3): 645-669.
- Luhmann, T. M.
 1996 *The Good Parsi: the Fate of a Colonial Elite in a Post-colonial Society*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Mackey, Eva
 1999 *The House of Difference: Cultural Politics and National Identity in Canada*. London: Routledge.
- Mintz, Sidney
 1999 The Localization of Anthropological Practice, *Critique of Anthropology*, 18(2): 117-133.
- Ong, Aihwa
 1999 *Flexible Citizenship: the Cultural Logics of Transnationalism*. Durham: Duke University Press.
- Ong, Aiwa et Donald Nonini
 1997 Toward a cultural politics of diaspora and transnationalism. Afterword, *Ungrounded Empires: The Cultural Politics of Modern Chinese Nationalism*, A. Ong and D. Nonini (dirs.), New York: Routledge: 323-332.
- Roberts, Michael, Ismeth Raheem et Percy Colin-Thomé
 1989 *People in Between: The Burghers and the Middle Class in the Transformations within Sri Lanka, 1790s-1960s*, Vol. 1. Ratmalana, Sri Lanka: Sarvodaya.
- Safran, William
 1991 Diasporas in modern societies: Myths of Homeland and Return, *Diaspora*, 1: 83-93.
- Sahlins, Marshall
 1999 Two or Three Things that I Know about Culture, *Journal of the Royal Anthropological Institute*, N.S. 5: 399-421.
- Sahlins, Marshall
 2000 [1999] What is Anthropological Enlightenment? Some Lessons of the Twentieth Century, M. Sahlins, *Culture in Practice: Selected Essays*. New York: Zone Press: 501-526.
- Sassen, Saskia
 1991 *The Global City: New York, London, Tokyo*. Princeton, NJ: Princeton University Press.
- Tölölyan, Khachig
 1996 Rethinking Diaspora(s): Stateless Power in the Transnational Moment, *Diaspora*, 5(1): 3-36.
- Waldron, Sidney R.
 1996 Within the Wall and Beyond: Ethnicity in Harar, Ethiopia, *Urban Life*, G. Gmelch and Walter P. Zenner (dirs.), Prospect Heights, ILL: Waveland Press: 479-490.
- Wallman, Sandra
 1986 Ethnicity and the Boundary Process in Context, *Theories of Race and Ethnic Relations*, J. Rex and D. Mason (dirs.), Cambridge: Cambridge University Press: 226-235.